

## Isabelle Geneste

### Discrétion d'une plume dans la gravité du marbre \*

En tant que parlants, nous sommes tous des êtres issus d'une procréation littérairement assistée. J'emprunte la formule à Delphine Horvilleur dans *Il n'y a pas de Ajar* <sup>1</sup>. Nous sommes tous les enfants de ce qui nous est tombé dans le creux de l'oreille, des histoires que nous avons reçues, de celles que nous avons lues, des silences qui nous ont marqués. Le sujet prend la couleur des mots qui ont compté pour lui, ceux qui ont inscrit dans sa réalité l'expérience qu'il aura faite de lui-même. Couleur de l'une-solitude. Mais les mots, ceux qui ont un poids, ne font pas seulement broderie sur l'étoffe du sujet. Ils ne se limitent pas à conter fleurette, si je peux dire ! Ceux qui comptent touchent au corps qui donne naissance au sujet. L'inscrivant dans le registre de l'existence, ils font du sujet l'héritier du manque à être et de la division. Car l'étreinte des mots qui ne nous engendrera qu'après qu'elle se sera dénouée rend la structure du temps pour ceux qui sont nés indépassable. Ainsi pris dans le nouage temporel, à l'heure de l'origine, écrit Pascal Quignard, « nous sommes tous des ayant été sans y être <sup>2</sup> ».

Il n'est pas rare que la parole analysante fasse entendre cet apparent paradoxe à travers les souvenirs de l'enfance. Aux détours des dits, passe la contingence où le sujet s'est éprouvé radicalement seul, faisant jouer après coup, autour de cet *Hilflosigkeit*, les formes de la négation de son être/naître/n'être ; sentiment d'abandon, de rejet, d'exclusion jusqu'à l'hypothèse d'un peut-être *rien*. Ainsi, un analysant relate l'évènement que fut pour lui l'annonce de la séparation de ses parents et l'effet cuisant qu'elle a eu sur lui. Il leur reproche, encore aujourd'hui, de n'avoir pas tenu compte de l'*infans* dans cette décision, de n'avoir eu pour lui aucune considération. Il s'est vu réduit à un « dégât collatéral » du couple parental, pour lequel il nourrit une haine contenue mais non moins présente. Il a eu, à ce moment-là, le sentiment de ne pas exister pour eux. « Et avant, qu'en était-il ? », demande-t-on. La surprise lui vient alors de remarquer que ce

souvenir est le premier, le plus ancien de sa vie. Avant cela, rien. Comme si de ne plus exister pour eux, il venait tout simplement de naître, commente l'analysant. Sa parole se fait ainsi témoin incarné de l'exil du sujet à son point d'origine dans l'Autre. Séparation qui s'affirme comme « effaçon » d'une rencontre frappant le sujet d'une sorte de « *made in Germany* », comme l'écrivait Freud dans « Die Verneinung ». À suivre le texte de sa parole et du « dégât collatéral » qu'elle lui livre, l'analysant dressera le tableau du « petit gars » au phallus imaginaire qu'il retient pour finalement questionner son être homme et son être père.

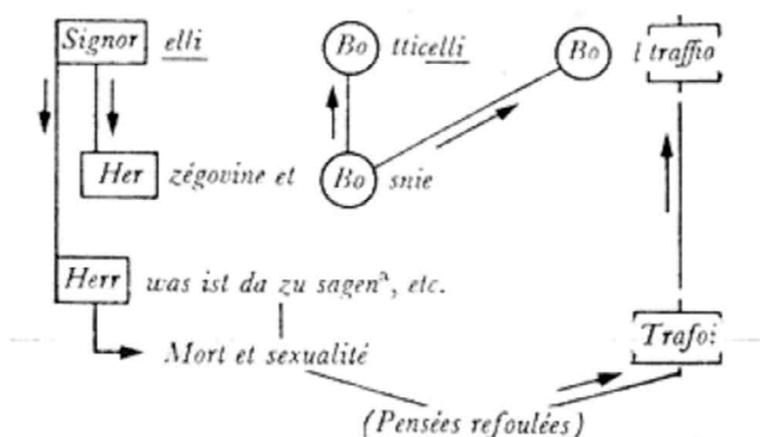
Du premier évènement subjectif, il ne reste souvent que peu de choses, un affect, un petit rien, une petite cendre volatile. Cherchant à s'orienter dans le discours, elle s'ornera des échos qu'elle en reçoit pour étoffer le zéro d'un chiffre qui se dérobe à toute signification. Tel l'oiseau de la célèbre fable, sur son arbre perché, elle vivra désormais aux dépens du langage qui la jouit. Car « [c]'est le langage qui vit aux dépens de celui qui l'écoute <sup>3</sup> », lui tissant, au gré des vœux de *lalangue*, sa robe d'ébène.

Une procréation littérairement assistée. Qui mieux que le symptôme pour témoigner de cela ? Le symptôme est la réponse du sujet de l'inconscient à la question de l'être. Ça se présente comme un petit caillou dans la chaussure, un rien qui pèse lourd ou une plume de plomb. Autant de formules pour indiquer l'écriture métaphorique du symptôme. Une métaphore, ça se file par jeu de condensations et de déplacements (*Verschiebung*, virement). Comme dans le rêve, des mots viennent se substituer à d'autres. C'est ainsi que les mots nous manquent ! La métaphore étant le trope où le sujet s'annihile. Sans aller chercher très loin, le lien entre un partenaire amoureux et une chaussure à son pied n'est pas très évident, à moins que ce ne soit celui du cordonnier. Mais vous savez bien ce que l'on dit : c'est souvent le plus mal chaussé. Parce que la chaussure, *The shoe*, il ne l'a pas trouvée ! La métaphore, produisant la condensation notée par Freud dans le travail du rêve, opère au service du refoulement. Elle absente ce dont il s'agit tout en indiquant son lieu. Ainsi, elle réalise les conditions de l'inconscient pour le sujet : « Ou il n'est pas, ou il ne pense pas. Si dans le rêve il ne pense pas c'est pour être à l'état de peut-être <sup>4</sup> ».

Les mots du symptôme, nous dit Freud, sont des représentations d'expériences vécues de l'enfance où s'est fixée la libido. Le symptôme a trait au fantasme fondamental où le sujet s'articule au creux de l'Autre. Freud en a extrait la forme paradigmatique dans l'énoncé « On bat un enfant ». Que le fantasme soit dit « fondamental » indique sa valeur de formule d'existence. En effet, les mots du symptôme portent la marque de ce qui répond au

trauma et à la jouissance noués dans la structure du désirant. La métaphore en a effacé le lien et pourtant ça nous parle : « un caillou riant au soleil » ou « un peu profond ruisseau calomnié la mort <sup>5</sup> », ça vient nous percuter mais c'est un effet de sens qui ne produit pas de signification. Étincelle qui embrase ce qu'elle ne peut dire, elle crée la disruption qui éclaire le non-sens. C'est, dit Lacan dans sa « Radiophonie », « ce qu'opère la métaphore, laquelle obtient un effet de sens (non pas de signification) d'un signifiant qui fait pavé dans la mare du signifié. Sans doute ce signifiant ne manque-t-il désormais dans la chaîne que d'une façon métaphorique, quand il s'agit de ce qu'on appelle poésie pour ce qu'elle relève d'un faire. Comme elle s'est faite, elle peut se défaire <sup>6</sup> ». Le symptôme, tout un poème ? Pour y opérer analytiquement, il s'agit de saisir les modalités de la construction dont la métaphore le « trope ». Il faut la décomposer, suivre les miettes que *lalangue* y a laissées persister, les débris que la vérité et le sens tendent à balayer sous la table.

C'est la démonstration que nous livre Freud avec l'analyse de l'oubli du nom Signorelli. Il suit à la lettre, dans les associations d'idées qui lui viennent, les virements métonymiques qui le ramènent à son être de jouissance, au réel de la mort et du sexe. La démonstration freudienne révèle que si la métaphore substitue un signifiant à un autre signifiant, le signifiant occulté demeure présent au reste de la chaîne dans une connexion métonymique. Et la métonymie ne joue pas du sens mais de la jouissance qui se chiffre. La métonymie « opérant d'un métabolisme de la jouissance dont le potentiel est réglé par la coupure du sujet, [elle] cote comme valeur ce qui s'en transfère <sup>7</sup>. »



Au littéraire du symptôme, l'interprétation répond par une lecture littérale.

Pour témoin de mon assertion, je vous livrerai une petite expérience faite par une analysante. Une série de rêves avait déjà mis en évidence le syllogisme connectant le point de réel de l'existence, son habillage fantasmatique et le symptôme. Mais ce n'est qu'à l'occasion du rappel d'un souvenir que l'articulation logique se fera jour pour porter les effets de la loi du signifiant. Dans l'enfance, un petit scénario psychique s'était répété. Il venait border le moment de l'endormissement, moment de solitude de l'enfant face aux ténèbres. Pour en limiter ici l'exposé, je rapporterai seulement que l'esprit de l'enfant mettait en scène de petits personnages alignés à perte de vue chacun portant à bout de bras un contenant de couleur rouge. L'analysante s'était parfois interrogée sur le pourquoi de ce scénario intrusif et insistant mais sans qu'un quelconque écho fasse *réson*. Ce jour-là, ce n'est pas tant le sens du scénario qui l'interroge qu'un fragment, une petite image présente dans celui-ci. Ainsi, elle se demande : « Mais pourquoi des pots rouges ? » La question a à peine le temps de se poser que l'équivoque emporte déjà le sujet dans le tourbillon de son rire. Des pots rouges aux peaux rouges, quelque chose a glissé. Un indicible quelque chose a viré, traversé les lignes, offrant le schibboleth par lequel le sujet se trouvait libéré des chaînes de sa file indienne. Cette fi(l)le indienne entendue dans une histoire de l'enfance avait donné son *la* au nouage symptomatique. Car « le mécanisme à double détente de la métaphore est celui-là même où se détermine le symptôme au sens analytique. Entre le signifiant énigmatique du trauma sexuel et le terme à quoi il vient se substituer dans une chaîne signifiante actuelle, passe l'étincelle, qui fixe dans un symptôme, – métaphore où la chair ou bien la fonction sont prises comme éléments signifiants, – la signification inaccessible au sujet conscient où il peut se résoudre<sup>8</sup>. »

Une lecture oblique rejoint la portée de ce dont « l'esprit de l'enfance » s'était fait étoffe, prenant au pied de la lettre une expression idiomatique de la langue française. Franchi à rebours, le non-sens du rébus fait surgir la dérision du signifiant qui résonne alors comme le bon mot d'un *Witz*. Rire de plume où le sujet s'éprouve alors littéralement « désembobiné », délesté dans sa chute d'un affect qui pesait en silence.

À parcourir le livre de Georges Didi-Huberman lisant *le témoin jusqu'au bout* que fut Victor Klemperer, je ne peux m'empêcher d'avoir un mot pour celui qui dans les ténèbres de l'histoire grimpe le long de son stylo pour sortir de l'enfer<sup>9</sup>. Suivre une plume aura été plus modeste mais non moins essentiel pour ouvrir à un rien d'espace. Un infime petit rien qui se révèle moins manque à être que certitude de la vie présente. Un rien peut être. Et comme aimait à dire, non sans quelques malices, un vieil ami

qui vivait dans des châteaux en Espagne sans jamais avoir été châtelain :  
« Rien, c'est pas rien ! Faut l'faire ! »

---

\* [↑](#) Intervention du 23 janvier 2023 à Bordeaux pour le séminaire du pôle 7 intitulé « Comment les mots opèrent ? ».

1. [↑](#) D. Horvilleur, *Il n'y a pas de Ajar, Monologue contre l'identité*, Paris, Grasset & Fasquelle, 2022.
2. [↑](#) P. Quignard, *L'Enfant d'Ingolstad*, Paris, Grasset, 2018, p. 20.
3. [↑](#) *Ibid.*, p. 89.
4. [↑](#) J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 417.
5. [↑](#) S. Mallarmé, *Tombeau, Poésies*, 1899. (« [...] À ne surprendre que naïvement d'accord / La lèvre sans y boire ou tarir son haleine / Un peu profond ruisseau calomnié la mort. »)
6. [↑](#) J. Lacan, « Radiophonie », art. cit., p. 416.
7. [↑](#) *Ibid.*, p. 418.
8. [↑](#) J. Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 518.
9. [↑](#) G. Didi-Huberman, *Le Témoin jusqu'au bout*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2022, p. 109.